

Zeitschrift: Pionniers suisses de l'économie et de la technique
Herausgeber: Société d'études en matière d'histoire économique
Band: 3 (1957)

Artikel: Theodore Turrettini (1845-1916)
Autor: Mestral, Aymon de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1091185>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

THEODORE TURRETTINI

1845—1916

Genève, cité témoin, cité refuge, peut se vanter d'avoir eu la vie dure. Rien de tel pour tremper le caractère. Pendant des siècles, cette ville a vécu en état d'alerte sur ses remparts, en proie à un complexe de l'encerclement, sans cesse en quête d'appuis extérieurs pour se défendre contre un coup de main ou un blocus de la part des Etats voisins.

Mâtée et façonnée par le génie austère de Jean Calvin et renouvelée par l'apport intellectuel et économique des réfugiés italiens, dont les Turretini, et des huguenots français, Genève s'est trouvée dans la position peu enviable d'une sentinelle protestante avancée, presque entièrement enclavée en territoire catholique et étranger. Mais si l'antique cité du Rhône était privée d'hinterland et manquait d'espace vital, elle a pris de belles revanche et remporté de brillants succès dans le domaine de l'esprit.

Au XVII^e et au XVIII^e siècle, savants et théologiens, artisans et commerçants, banquiers des rois et horlogers, médecins et gens du monde ont rivalisé d'ingéniosité, d'élégance et de talent, portant au loin la renommée de Genève.

Dans ce microcosme genevois, à la fois cosmopolite et fermé, patriciens et simples citoyens se différenciaient et se ressemblaient d'étrange façon. Opiniâtres et ombrageux, caustiques et froids, prêts à s'enflammer pour une cause et à prendre parti, ils étaient tous animés d'un même esprit civique et critique, d'un même amour passionné et intransigeant de la chose publique. Faute malheureusement de s'entendre sur ce chapitre capital, les Genevois se sont livrés, avec l'appui d'une partie flottante de la population, à des luttes politiques acharnées, au cours de la seconde moitié du XVIII^e et jusqu'au premier tiers du XX^e siècle.

Au milieu du siècle dernier, Genève traversait une *crise économique* profonde. Après la disparition de l'ancienne industrie des indiennes, l'hor-

logerie et ses branches annexes, naguère si brillantes, périclitaient. Le marasme des affaires et le chômage régnaient dans la cité. Au moment où, dans le reste de la Suisse, on assistait à une véritable floraison de fabriques et d'entreprises commerciales, sous l'impulsion de pionniers hardis et entreprenants, Genève allait-elle se consumer dans des luttes intestines et laisser échapper les chances que la révolution industrielle en cours pouvait offrir à sa main-d'œuvre autrefois si qualifiée?

Ces pensées préoccupaient depuis quelque temps certains milieux scientifiques genevois, *Auguste de la Rive* en particulier, et plusieurs de ses amis, tous des messieurs très distingués, au visage encadré de favoris ou de côtelettes. Ils étaient d'autant plus sensibles à cette éclipse industrielle genevoise qu'ils se voyaient souvent retardés dans leurs recherches par l'impossibilité de trouver sur place un atelier bien équipé, capable de réparer ou d'exécuter d'après leurs plans les appareils nécessaires. Les ateliers auxquels ces savants s'adressaient manquaient surtout des capitaux indispensables pour améliorer leur outillage. Que faire?

Dans ces conditions, Auguste de la Rive, qui possédait une belle fortune, se mit en rapport avec un botaniste, robuste et barbu comme un montagnard de la Suisse primitive, *Marc Thury*, qui devait se révéler un excellent ingénieur. Il lui procura au Chemin Gourgas à Plainpalais un très modeste atelier, où l'inventeur et les siens s'installent. Finalement, de la Rive engagea un habile constructeur allemand, *E. Schwerd*, de Spire, en qualité de directeur. Avec le trio de la Rive, Thury et Schwerd, les bases de l'Atelier de Plainpalais, comme on l'appelait couramment, étaient posées en janvier 1862.

*

Dans la journée du 27 avril 1845, les laitières de la place du Bourg-de-Four paraissaient plus bavardes que d'habitude. Leurs ânes, las d'être attachés et d'attendre le retour de leurs maîtresses, s'étaient mis à braire d'un quartier à l'autre. Que se passait-il donc? Un jeune *Théodore Turrettini* venait de naître au deuxième étage du No 10 actuel. Issu d'une ancienne famille italienne, qui avait donné maints gonfalonniers à la république de Lucques et quitté cette cité au XVI^e siècle, pour cause de religion, le nouveau venu fit preuve d'un naturel heureux. Ce beau garçon, franc et gai, savait choisir ses amis, sur lesquels il avait de l'ascendant. Il avait également la passion de la chasse; pour approcher les vols de canards,

il fabriqua lui-même une hélice à main. Son beau-frère, Edouard Favre, a raconté avec verve le trait suivant: «De sa chambre haute à Cologny, où il travaillait méthodiquement, Théodore surveillait de temps à autre le lac, une lunette à portée de sa main. Un vol de canards se posait-il sur l'eau en vue de Hauterive, Turrettini lâchait plumes et livres, dévalait le coteau, sautait dans «La Charlotte» et ramenait quelque victime. Après quoi, il se remettait paisiblement au travail.»

Au sortir de l'Ecole d'ingénieurs à Lausanne, il rencontre son destin en la personne d'Auguste de la Rive, qui l'engage tout d'abord à parfaire sa formation professionnelle, en allant travailler quelque temps à l'étranger. Sans hésiter, Turrettini met le cap sur l'Allemagne. Non qu'il ait eu pour cette puissance une sympathie excessive, mais ce pays en plein essor était ouvert et accueillant pour les jeunes Romands. Rompant avec les préjugés de son milieu, il commence par apprendre à limer plat «comme un simple apprenti chez un serrurier, avec des mains à faire reculer d'horreur un ramoneur». Dans un métier, les premières impressions sont les plus fortes. Plus tard, tout devient habitude et routine. Turrettini n'a jamais oublié cette période d'apprentissage à *Francfort-sur-le-Main*.

Après avoir passé l'hiver 1867/68 dans cette ville avenante, où la société se montrait très prévenante à son égard, le jeune volontaire, toujours sur le conseil d'Auguste de la Rive, se rend à *Berlin*, dans l'espoir d'entrer au service de la maison Siemens et Halske, qui s'orientait déjà vers le domaine de l'électricité. Mais hélas, pas question pour lui d'être accepté avant d'avoir fait une année au moins de pratique dans un atelier. Qu'à cela ne tienne! Turrettini entre comme volontaire dans un petit atelier, où il s'initie aux tours de main du métier. Un an se passe, sans augmenter beaucoup la sympathie du jeune Genevois pour les Prussiens.

Bien recommandé par son maître-serrurier Bonsack, qui s'était pris d'estime et d'affection pour lui, Turrettini est finalement autorisé à travailler temporairement chez Siemens. Le régime y est militaire et dur. Au bout de deux mois, notre stagiaire «harassé et amaigri» demande et obtient la permission de passer dans la salle des dessinateurs, où il se fait la main et approfondit ses connaissances techniques.

Comme la perspective d'obtenir un engagement ferme chez Siemens s'avérait très problématique, Turrettini envisage un retour au pays. Le 27 juin 1869, il adresse à ses parents une lettre, qui ne manque pas de piquant chez un futur chef d'industrie: «Comme j'ai vu, par expérience,

que MM les patrons et industriels n'ont que très peu de procédés avec leurs inférieurs et qu'ils se contentent de leur dire, lorsqu'ils n'ont plus besoin d'eux: «Il n'est pas nécessaire que vous veniez dorénavant», vous reconnaîtrez que le patron n'a que ce qu'il mérite si on le paie de la même monnaie!»

Le temps de séjourner quelques semaines à Genève, où il écarte le souvenir de toutes «ces berlineries», et Turrettini repart pour *Paris*, en automne 1869, avec quelques lettres de recommandation d'Auguste de la Rive, qui avait l'œil sur lui. Admis à visiter différents cabinets de physique, où il est même autorisé à travailler, le jeune ingénieur reçoit le meilleur accueil de la part de plusieurs savants français, qui s'intéressent à ses travaux.

Au mois de janvier 1868, il avait écrit de Berlin à son père: «Quant à l'affaire *Thury-Plainpalais*, comme vous l'appellez, vous avez l'air, dans vos lettres, de croire que je me berce de fallacieuses espérances. Loin de là, j'estime que je ne puis aucunement compter dessus, qu'en tout cas, dans sa forme actuelle, elle n'est pas viable; il y a trop de penseurs dans l'établissement comparé au nombre des ouvriers.» Deux ans plus tard, il n'en traite pas moins avec Edouard Sarasin, mandataire de l'assemblée générale des actionnaires, en vue d'un remaniement de la société anonyme. Le 20 décembre, une «Société genevoise pour la construction d'instruments de physique» est fondée à Genève. Théodore Turrettini y entre comme directeur le 1^{er} janvier 1870.

*

Confiant dans sa bonne étoile, il épouse, au mois d'octobre de la même année, la fille d'un savant genevois, Alphonse Favre, qu'il aura souvent l'occasion de consulter, lors du percement du Gothard, comme en mainte autre circonstance. Ce début dans la vie donne le la et marque l'orientation générale de sa personnalité. Désormais, l'existence de Turrettini va se poursuivre, simple et droite comme une épée. Toujours prêt à faire face aux difficultés, comme aux responsabilités qui le guettent de tous côtés.

Les *dix premières années* du passage de Turrettini à la tête de la Société Genevoise comptent double dans les annales de cette compagnie. Avec un tel chef, tous les rouages se mettent en mouvement. Il fait agrandir constamment les locaux, engage du nouveau personnel, crée deux sections

distinctes: l'une pour les travaux dits de précision, l'autre pour les travaux de grosse mécanique.

Le nouveau directeur, qui n'avait pas encore 25 ans révolus en prenant possession de son poste de commande, prouve d'emblée qu'il n'est pas de ces chefs civils ou militaires qui passent le plus clair de leur temps au bureau et veulent tout faire par eux-mêmes. Certes, l'Atelier réclamait sa présence. Qu'il s'agisse des perforatrices du Gothard, des machines à glace, du « froid Pictet », comme on disait familièrement d'après le nom de l'inventeur, ou des instruments de précision, dont l'élément fondamental est la machine à diviser, rectiligne ou circulaire, Turrettini suit de près la fabrication, le perfectionnement et le lancement de ces machines. C'est là son rôle. Il y excelle, ne ménageant ni son temps, ni sa peine, pour obtenir le maximum d'efficacité et de précision. Le récit de la mise au point des perforatrices du Gothard, sorties de l'Atelier de Plainpalais, tient du roman.

Mais d'instinct il met l'accent sur les *hommes* et les voyages. Il sait bien choisir ses collaborateurs, auxquels il laisse beaucoup d'initiative, et répartit clairement les compétences. S'il constate une erreur, il discute le cas avec l'intéressé. La réprimande est nette, mais sans rancune. Vis-à-vis de l'extérieur, il couvre toujours ses subordonnés. Bref, il fait beau travailler avec ce patron exigeant, entreprenant et courageux.

Par ailleurs, les *voyages d'affaires* ont joué un grand rôle dans la vie de Turrettini. Constamment en route entre Paris, Londres, Manchester, Berlin, Cologne, Bordeaux, Turin ou Milan, comme plus tard entre Genève, New York, Philadelphie, Buffalo et Chicago, il représente et sert brillamment les intérêts de sa jeune entreprise. C'est ainsi qu'il écrit de Paris, par exemple, en février 1877: « Si je voulais raconter tous les gens que je vois et les clients que je reçois, il faudrait vingt pages par jour. Toutes nos machines en construction sont vendues et nous en vendrons encore une dizaine ce printemps. » Grâce à la clarté de ses vues, à son bon sens pratique et à son ascendant personnel, il ramène chaque fois de nombreuses commandes et se lie d'amitié avec quelques-uns des hommes les plus remarquables de son temps, comme Louis Favre du Gothard ou Thomas Edison. Même sur le terrain de la technique, la personnalité joue un grand rôle et exerce son pouvoir mystérieux.

La mise au point progressive des machines à diviser permet à la Société Genevoise de construire des instruments de mesures linéaires d'une haute précision. Les commandes affluent à Plainpalais. « Turrettini, rapporte

Edouard Favre, entretient des relations suivies avec le Bureau international des poids et mesures de Sèvres. Par ses conseils et ses commandes, cet institut contribue dans une large mesure à étendre le renom de la Société Genevoise pour la construction d'instruments de physique, qui jouit bientôt dans les cinq continents d'une solide réputation au point de vue scientifique et industriel. »

Pour clôturer et couronner cette première période d'activité décennale, Turrettini se décide à se rendre aux *Etats-Unis* et à voir Edison. Les découvertes de cet inventeur dans le domaine de l'éclairage à l'électricité passionnaient les savants et les industriels. En 1880, la Société Genevoise avait déjà fabriqué une soixantaine de lampes à incandescence. On comprend le désir de Turrettini d'en voir et d'en savoir davantage. Son attente ne sera pas déçue.

Au début de novembre, il prend le thé chez *Edison*. « Toute sa maison, dit-il, est éclairée à l'électricité, c'était fort joli. Edison est le plus aimable homme que j'aie jamais vu, toujours de bonne humeur, toujours prêt à répondre à toutes les questions qu'on lui pose. Il n'a que trente-quatre ans, mais semble un peu plus âgé, car le travail l'a un peu vieilli. Il passe presque toutes ses nuits à l'ouvrage, mais cela paraît à peine sur son visage . . . »

Ce premier contact avec l'Amérique d'Edison faillit s'achever d'une façon tragique pour Turrettini. Il s'entretient un jour avec un ingénieur de Menlo-Park; deux câbles reposaient l'un à côté de l'autre sur une table. Alors que son interlocuteur avait le dos tourné pour chercher une pièce, Turrettini lui demande: « Est-ce cette grosseur de câble que vous employez pour la transmission de force? » et il prend de chaque main un des câbles. Aussitôt ses mains se contractent. Il ne peut plus ni lâcher, ni parler, ni crier. L'ingénieur le saisit à bras-le-corps et s'arc-boutant contre la table, réussit à détacher Turrettini, qui tombe sans connaissance. Au bout d'une demi-heure, on put le faire revenir à lui. Il ne parla de cette aventure qu'à son retour. Mais lorsqu'il était question d'électrocution, il disait simplement: « Je sais ce que c'est! »

Il prolonge quelque temps son séjour en Amérique pour conclure d'importantes affaires et ramène plusieurs commandes à l'Atelier. De retour à Genève, en janvier 1881, Turrettini s'apprête à affronter avec un nouvel élan et de nouvelles inspirations la *seconde phase de sa carrière*: celle de la création des forces motrices de la Ville de Genève.

C'est par la question du *niveau du Léman* que Turrettini fut amené à s'occuper de celle des *forces motrices du Rhône*. Il ne tarda pas à embrasser les deux domaines dans leur ensemble et à leur trouver une solution commune. Cette entreprise colossale allait se révéler aussi fertile en péripéties que hérissée de difficultés. Nous nous bornerons à en relever ici quelques points essentiels. En juin 1881, une société française représentée par MM. Henneberg, adressait aux Autorités genevoises une demande de concession en vue d'exploiter les forces hydrauliques du Rhône. L'opinion publique, alertée par quelques hommes clairvoyants, se passionna pour cette affaire. Au mois de mai 1882, les élections au Conseil municipal (organe délibératif) et au Conseil administratif (organe exécutif) de la Ville de Genève s'étaient engagées sur la question de l'exploitation du monopole par la Ville ou de son abandon en faveur d'une société privée.

Malgré son peu de goût pour la politique, Turrettini était intervenu dans le débat avec la compétence de l'ingénieur et l'ardeur d'un citoyen genevois. Comme il le dira plus tard: «Alors qu'une société briguit la concession des forces motrices du Rhône, le peuple de Genève eut la révélation du trésor inexploité qui, depuis des siècles, coulait dans ses murs et il voulut le garder.» Quelle ne fut pas sa stupéfaction lorsqu'on vint lui proposer de figurer sur la liste des candidats du parti démocratique. Il avait trois jours pour se prononcer. Vingt-quatre heures lui suffirent.

A l'inverse de trop d'autres dirigeants, qui se cantonnent dans leurs affaires, laissant à d'autres le soin de s'occuper de politique, quitte à les critiquer ensuite, Turrettini accepte. Il est élu coup sur coup *conseiller municipal* et *conseiller administratif*. Le voilà embarqué, à l'âge de 37 ans, dans une galère, qui devait lui attirer un surcroît de travail considérable et des ennuis sans fin. Mais une fois sa décision prise, il n'était pas homme à reculer. Il se met aussitôt au travail.

La *première partie de la campagne*, qu'il fallait achever l'année suivante, avant la venue des hautes eaux, au début de juillet au plus tard, comportait notamment la mise à sec du bras gauche du Rhône (du pont de la Machine au pont de la Coulouvrenière). La lutte contre le fleuve s'avère difficile, par moments dramatique. Nuit et jour, des équipes d'ouvriers se succédaient au travail, sous le regard d'une foule de badauds. Si l'on ne bouchait pas immédiatement les fissures des digues (ou batardeaux) au moyen de sacs de sable maintenus par des palplanches supplémentaires, les fentes produites par la pression formidable des eaux et les petits filets d'eau pou-

vaient se transformer en jets redoutables. Turrettini restait bien avant dans la nuit pour surveiller, encourager ou diriger les ouvriers; il avait l'œil à tout et ne rentrait chez lui que lorsque le dernier interstice par lequel l'eau avait filtré était obstrué.

Entre-temps, les pourparlers avaient été repris et menés à bien avec l'Etat de Vaud en vue de régler la question de la régularisation du niveau du Léman. Le 1^{er} juin 1884, la Ville de Genève offrit un banquet aux ingénieurs, aux ouvriers, ainsi qu'aux autorités fédérales, cantonales et municipales, dans le lit du fleuve, «sur le plancher des truites».

Au cours de la *seconde période des travaux*, les Genevois, déjà un peu blasés et de nouveau prêts à critiquer, assistent à la construction du bâtiment des Forces motrices, ainsi que d'un barrage à rideaux au pont de la Machine; ils suivent de près la destruction d'une série de vieilles maisons sur pilotis qui avaient fait la joie de Rodolphe Toepffer, de même que les travaux d'assèchement à tour de rôle des deux bras du Rhône. Pour compléter le réseau des forces motrices, Turrettini fait construire au sommet du coteau de Bessinges un vaste réservoir où l'eau s'accumulait à certaines heures, pendant que l'industrie n'en avait pas besoin et servait d'appoint pour la consommation. Le 25 avril 1890, il s'écriait: «L'avenir industriel de Genève, en ce qui concerne la force motrice, est assuré pour longtemps. Il appartient désormais à l'industrie privée d'utiliser cette énorme puissance productive mise à bon compte à sa disposition.»

*

Des travaux d'une pareille ampleur ne pouvaient être accomplis sans bousculer certains intérêts particuliers, ni froisser certains amours propres qui cherchent généralement à prendre une revanche dans le champ de la politique. Turrettini n'a pas été épargné par ces piqures de frelon. C'est dans l'ordre des choses. Il a reçu et rendu des coups. Inutile de s'y attarder.

D'autres satisfactions attendaient le promoteur des forces motrices de Genève. La «*Cataract Construction Company*», constituée en 1889 aux Etats-Unis, sous la présidence du grand financier M. Edward D. Adams, pour exploiter les chutes du Niagara comme installations hydrauliques et productrices de force, désirait connaître les expériences faites en Europe.

Une *Commission internationale du Niagara* fut convoquée à Londres en juin 1890. Elle était composée d'hommes d'une autorité incontestée: un Anglais, Sir William Thompson, président, deux Américains, un Fran-

çais, le professeur Mascart, du Collège de France, et Théodore Turrettini. Celui-ci fut très écouté; ses récents travaux pour les forces motrices de Genève lui conféraient une autorité particulière. Il fait alors la connaissance de M. *Edward Adams*, qui devint pour lui un véritable ami. La commission arrête le programme du concours pour l'utilisation des forces du Niagara. Vingt projets sont présentés. Turrettini se rend à Londres pour les examiner avec ses collègues: «Les Suisses, écrit-il, ont eu tous les succès. Cuénoud et Sautter, ainsi que Faesch et Piccard ont le premier prix pour le projet d'ensemble (hydraulique et électrique) et Escher-Wyss le premier d'hydraulique, sur vingt concurrents».

Les *Américains*, frappés par l'intelligence, le savoir-faire et l'étendue des connaissances techniques de Turrettini font tout pour l'attacher à leur entreprise. Après avoir refusé la place d'ingénieur en chef de la Compagnie du Niagara, avec résidence pendant un an aux U.S.A. — car il considérait le Conseil administratif de Genève et la Société des instruments de physique comme son premier devoir — Turrettini finit par accepter les fonctions d'ingénieur-conseil étranger, avec promesse d'aller passer quelques semaines à New York.

En avril 1891, il s'embarque pour les *Etats-Unis*. Ce séjour fut un succès, aussi flatteur qu'intéressant pour Turrettini. De ville en ville, des réceptions sont organisées en son honneur. «J'ai passé, écrit-il, toute la semaine à me mettre au courant des diverses études faites et de la construction de la Compagnie. Je pars demain pour Niagara Falls avec les différents ingénieurs de la Compagnie. A notre retour à New York aura lieu la délibération sur l'acceptation définitive du plan d'ensemble. Le tunnel est en pleine voie d'exécution, on avance de trente pieds par jour. Il aura 6700 pieds de longueur. La Compagnie a déjà vendu 13 000 chevaux, dont 10 000 à Buffalo et 3 000 sur place. Les choses vont plus vite que chez nous!» — «J'ai vu, dit-il, de splendides usines qui nous font sentir notre petitesse européenne. Je suis effrayé de la puissance de ce pays!» — «C'est fort intéressant pour moi de voir la façon dont les Américains empoignent une industrie. Comme la main-d'œuvre est beaucoup plus chère que chez nous, tout est calculé pour réduire cette main-d'œuvre; cela amène beaucoup plus de méthode dans l'organisation des fabriques, en même temps qu'une beaucoup plus grande mise de fonds en machines de toute espèce.» «Je suis arrivé ce matin de Niagara, où nous avons eu, du matin au soir, trois jours de discussion de la plus haute importance. Il s'agissait de changer

le mode de construction et le niveau du tunnel. C'est le projet que j'ai présenté qui a été définitivement adopté. Je ne suis sorti des bureaux du tunnel, pendant ces trois jours, que pour aller manger ou dormir.» — En 1893, pour se distraire de ses travaux, il assiste à une chasse au renard. «Il y avait là 20 à 25 cavaliers, dit-il, et une quarantaine de voitures fort élégantes. La chasse était jolie à voir et les obstacles considérables. Il n'y a pas à dire, ces Américains sont très crânes à cheval. Ils sautaient haies et barrières fixes de plus de quatre pieds, au risque de se rompre le cou, et cela pendant deux heures.»

Mais six ans plus tard, en 1899, après un nouveau séjour d'un mois aux Etats-Unis, Turrettini pousse un soupir de soulagement en débarquant au Havre, d'où il écrit à sa femme: «J'ai hâte d'être au milieu de vous, il me semble qu'il y a six mois que je suis parti». Nulle ambiance n'était aussi bienfaisante et tonique pour lui que celle de son foyer. Une nouvelle étape, encore plus chargée que les précédentes, l'attendait à son retour à Genève.

*

Turrettini a été attiré de bonne heure par les *questions d'électricité*. Autant qu'ingénieur, il était également homme de science. Ses nombreuses publications en font foi. Depuis sa première rencontre avec Edison, en 1880, il multiplie les recherches et les applications pratiques dans le domaine de l'électricité au sein de la Société des instruments de physique. En 1883, il collabore activement à l'Exposition nationale suisse à Zurich à l'installation d'une transmission de force électrique à distance et expose des appareils construits ad hoc. En avril 1884, il se rend à Vienne pour s'occuper de l'éclairage de l'Opéra à l'électricité: «Je continue à traiter pour cette grosse affaire, écrit-il, mais je suis obligé d'être d'une prudence excessive, car je trouve que les gens se jettent beaucoup trop à ma tête. Il semble, à les entendre, qu'il n'y a que moi qui puisse éclairer Vienne. Aussi je crois que je renoncerai à rien faire.» En 1890, il écrit: «Il y a lieu de se préoccuper dès maintenant de la création d'une force nouvelle, pouvant servir au développement industriel de Genève. Cette force existe à trois kilomètres en aval des installations actuelles, aux Moulins de Verrier; la transmission par l'électricité s'impose pour la nouvelle usine.» — La réputation de Turrettini était bien établie. En 1891, la grande A.E.G. (Allgemeine Elektrizitäts-Gesellschaft) de Berlin lui offre la direction de



Turrettini

Théodore Turrettini



Membres de la Commission internationale des chutes du Niagara :

Prof. W. C. Unwin

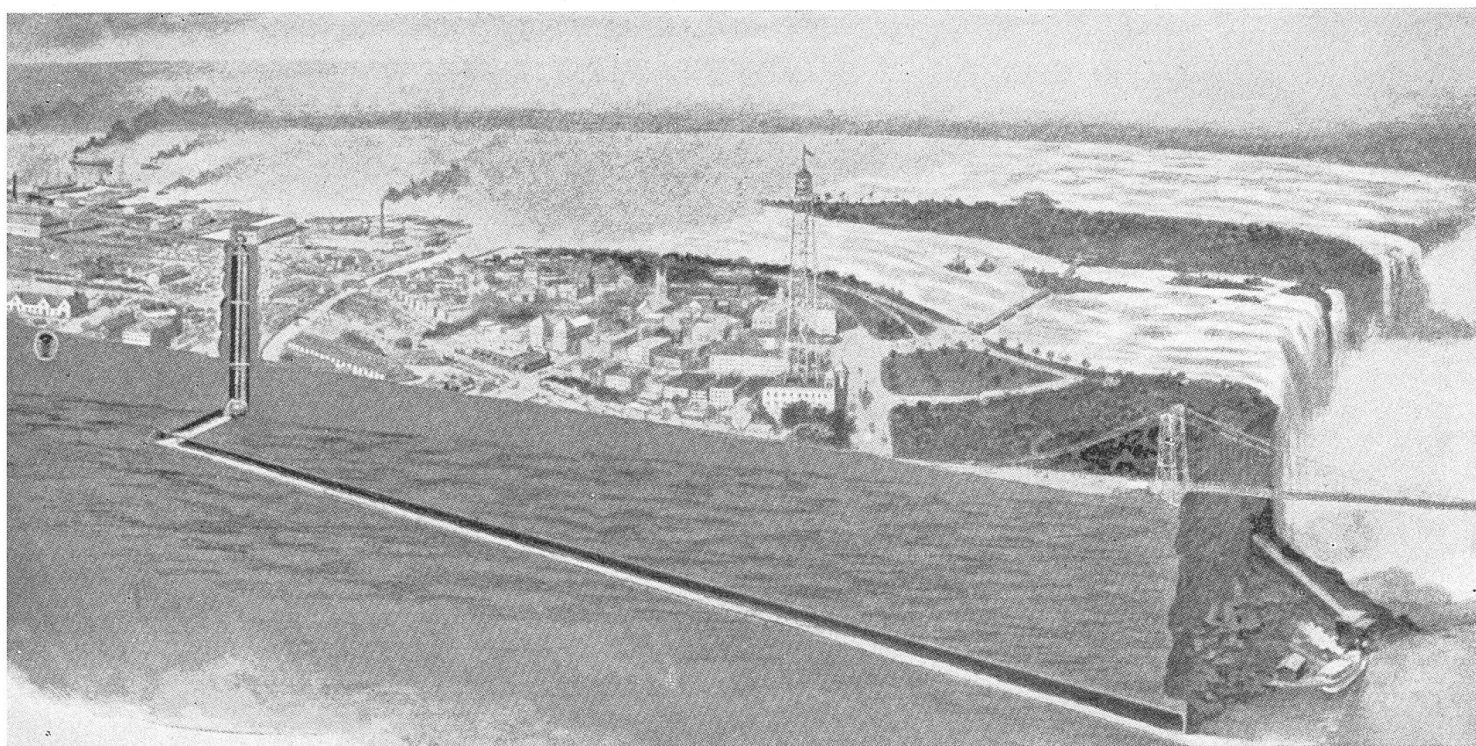
Dr Coleman Sellers

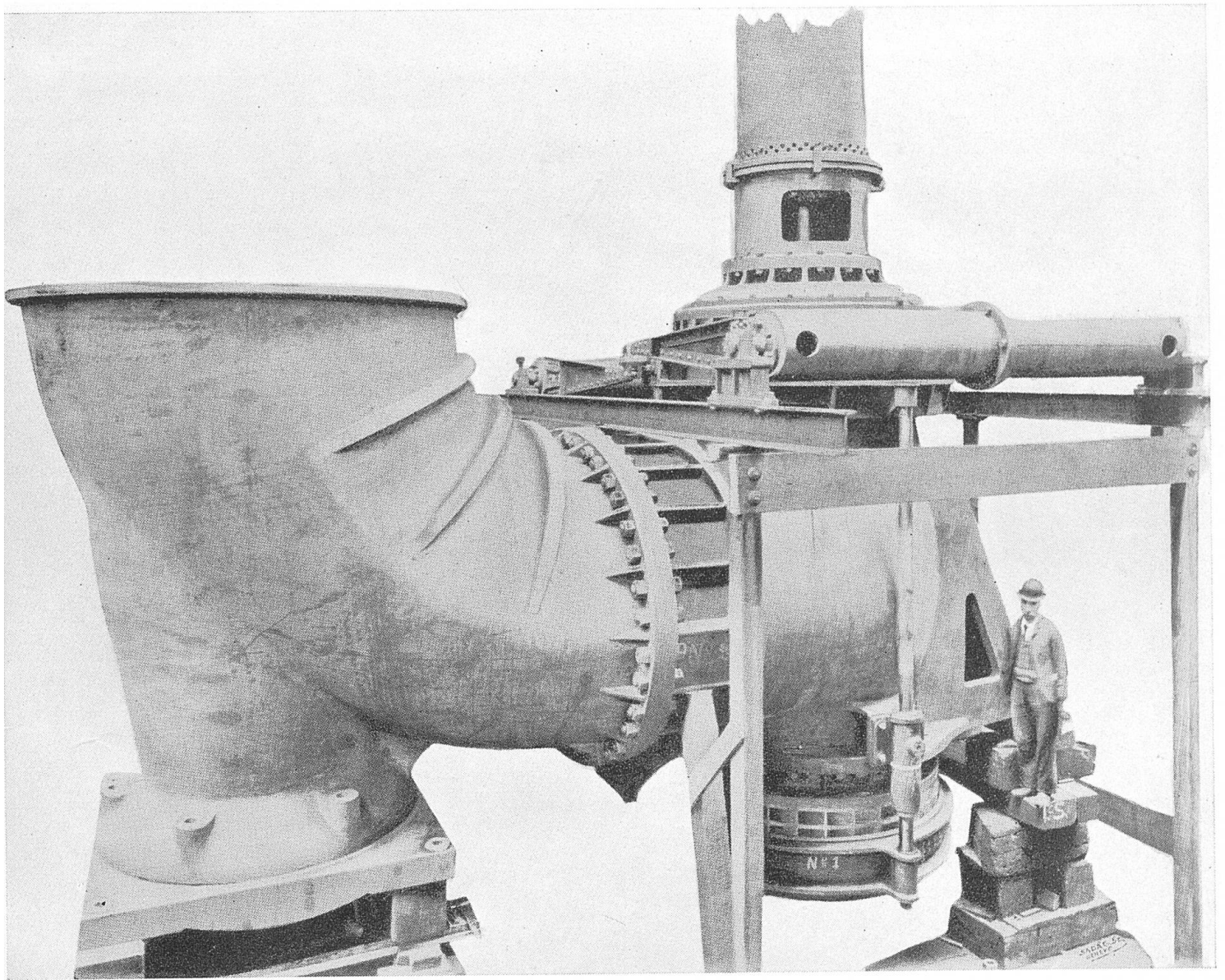
Prof. E. Mascar

Lord Kelvin

Col. Th. Turrettini

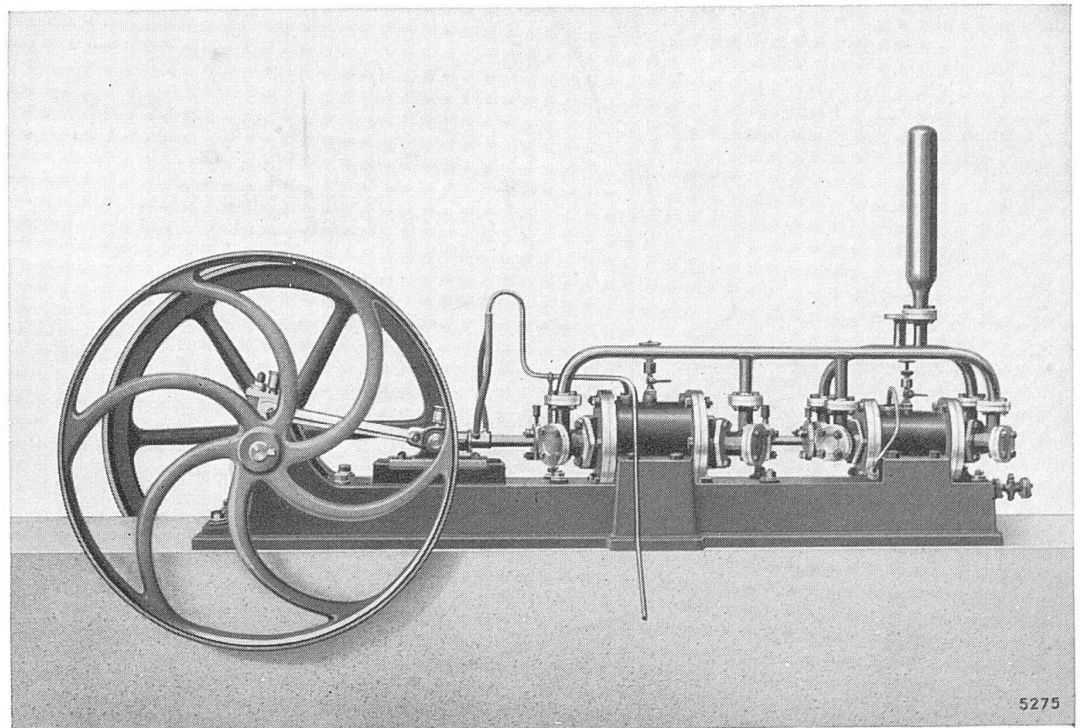
Vue à vol d'oiseau et coupe des installations du Niagara





Une des turbines de 5000 HP destinée à l'exploitation des forces du Niagara et présentée à l'Exposition Nationale Suisse 1896 à Genève

Modèle de compresseur du Gothard commandé par Louis Favre à la SIP et expérimenté sur place par Th. Turrettini



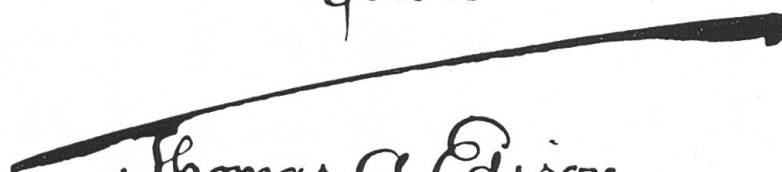
Mento Park Jan 3
1880.

M Turrettini

If you do not succeed in
disposing of the B&B patent for lead
covered cables I should like to have
the chance of forming a company to
work the same if a modification of
the price can be obtained from Messrs

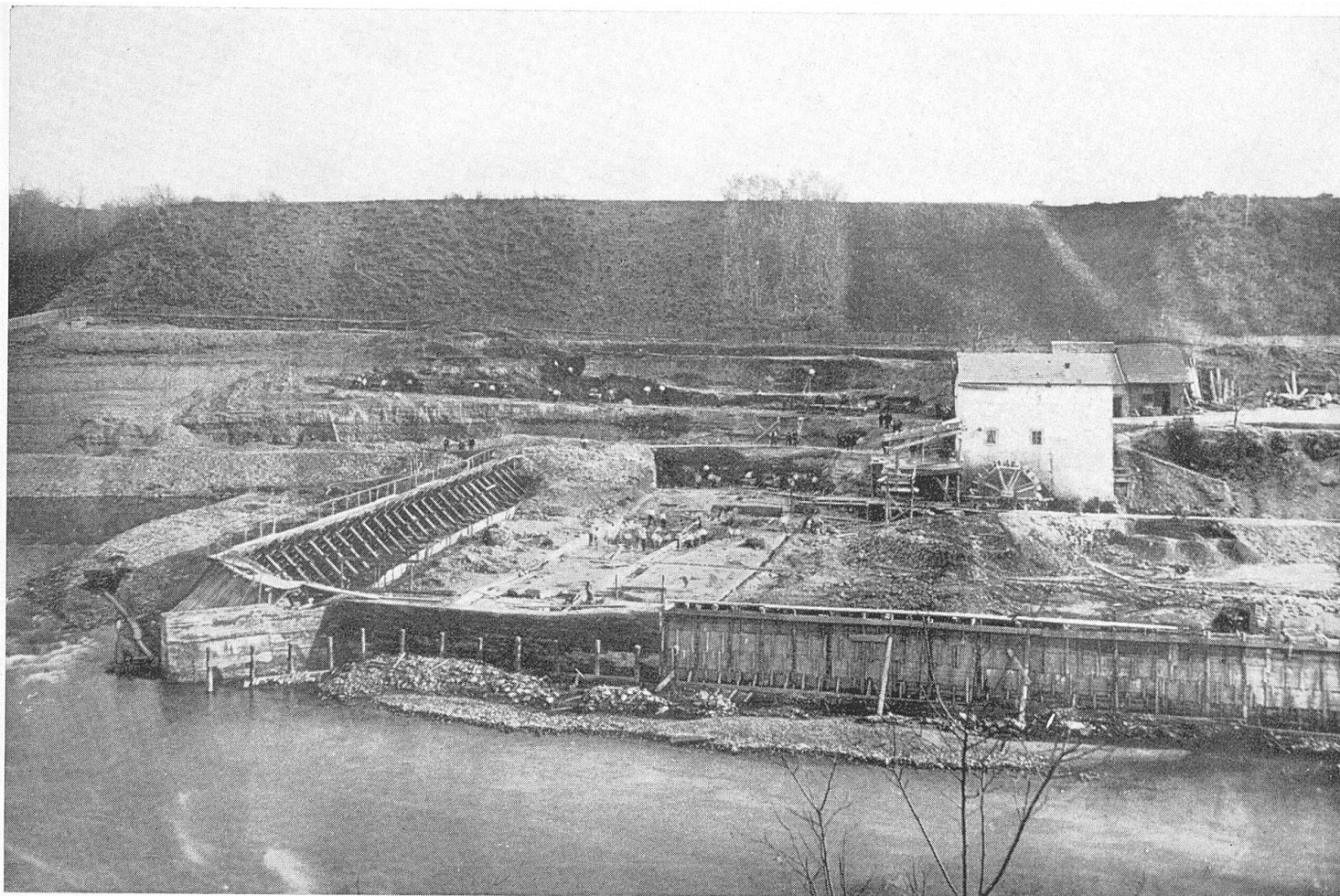
B&B.

Yours



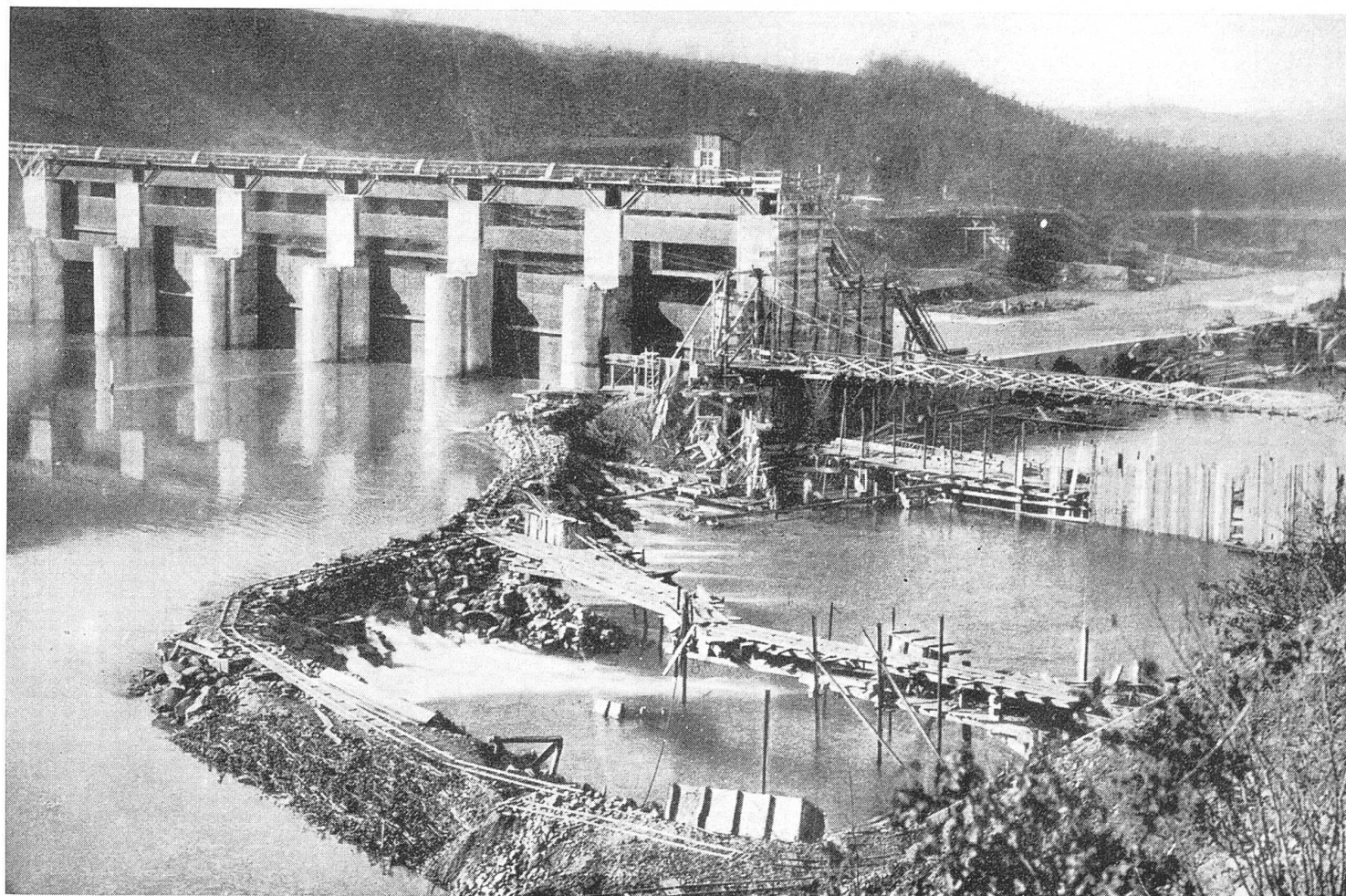
Thomas A Edison

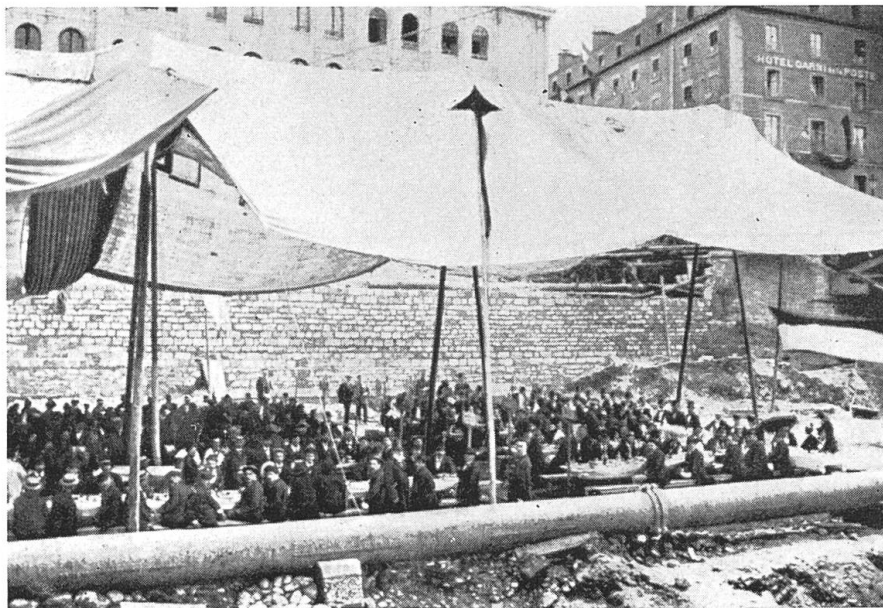
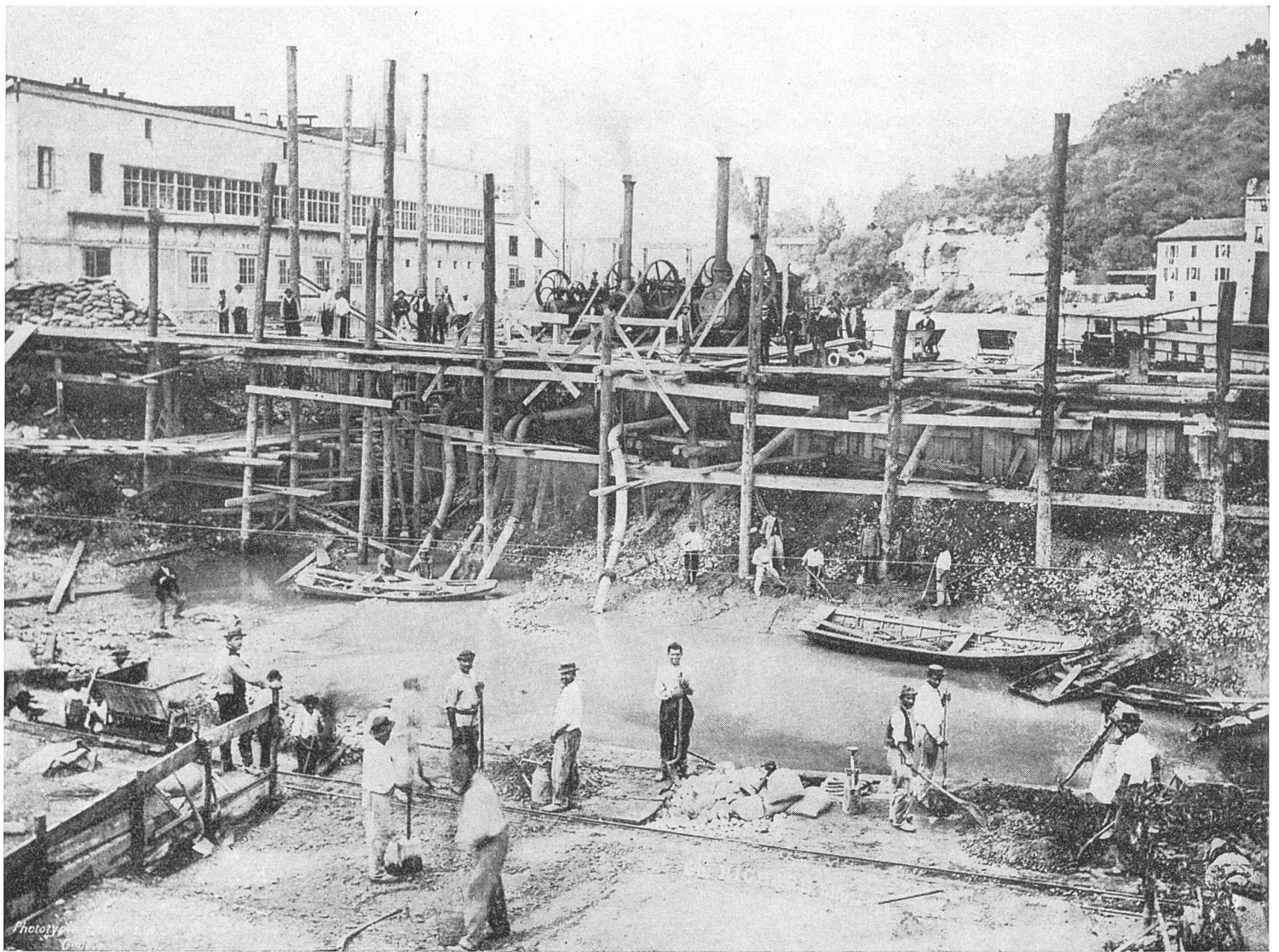
Fac-simile de la lettre adressée le 3. 1. 1880 par Thomas-A. Edison à Th. Turrettini au sujet d'une
patente pour la fabrication de câbles enrôlés de plomb



Vue du chantier de Chèvres, le 31.3.1895, lors de la mise à sec du bras gauche du Rhône; à droite, l'ancien moulin

Barrage et chantier de Chèvres, le 2.3.1894, sur le bras droit du Rhône





Les ouvriers occupés aux travaux exécutés dans le lit du Rhône, à 7 m au-dessous du niveau du fleuve, en vue de la régularisation des eaux du Léman (2.9.1885)

Banquet offert par la Ville de Genève, le 1^{er} juin 1884, sur «le plancher des truites», dans le lit du Rhône, au personnel employé aux travaux

l'entreprise; mais il aurait dû s'expatrier; il refuse. C'est à Genève qu'il allait remporter de nouveaux succès dans le domaine de l'électricité.

Comme bien l'on pense, en travaillant pour le Niagara, et au cours de ses voyages aux Etats-Unis, Turrettini n'oubliait pas sa ville natale et, tout en donnant des avis très écoutés, il recueillait des enseignements et faisait des expériences.

A partir de 1892, le rythme des grands projets et des réalisations s'accélére. Après l'établissement du barrage envisagé pour la future usine de Chêvres, la campagne de 1894 est consacrée à la construction des turbines et celle de 1895 aux installations électriques. A la fin de cette année-là, le courant électrique est établi jusqu'à Genève. Une lampe placée à l'entrée du pont de la Coulouvrenière, alors en construction, annonce par son éclat la nouvelle conquête réalisée sur le fleuve. Le 19 mars 1896, le grand lustre du Théâtre de Genève est éclairé par l'usine de Chêvres. Cet événement fait sensation. Le 27 avril, l'entreprise entre en service régulier. Quatre jours plus tard, l'*Exposition nationale suisse* ouvrait ses portes à Genève.

Entre-temps, il avait fallu démolir le vieux pont métallique de la Coulouvrenière, jugé trop faible, et le reconstruire, en travaillant nuit et jour pour assurer le passage des trains entre Cornavin et la rive gauche du Rhône. Le 11 avril 1896, deux locomotives du Jura—Simplon et du Gothard franchissent fièrement le pont, tout empanachées de fumée, à destination de l'Exposition. Le succès remporté par celle de Zurich stimulait l'ambition des Genevois de faire du neuf et quelque chose de très bien. En sa qualité de président de l'Exposition nationale, Théodore Turrettini, bon connaisseur d'hommes, fait choix d'un artiste neuchâtelois de talent, Paul Bouvier, pour donner à toute la manifestation un caractère réellement national, aussi bien au Palais des Beaux-Arts qu'au Village Suisse, qui fut une vraie révélation. Le vendredi 1^{er} mars, des salves d'artillerie et la voix d'airain de la « Clémence » annonçaient à la cité en liesse l'ouverture de l'Exposition Nationale Suisse de 1896. Malgré les assauts de la bise et la persistance de la pluie, la manifestation de Genève remporte un succès considérable, justifiant pleinement la devise qui figurait au fronton du palais central de l'Exposition: « Connais-toi, toi-même ». C'était la réalisation par anticipation du slogan: « Vas et découvre ton pays ».

*

Un tel effort accompagné de tant d'activités diverses aurait pu inciter Turrettini à prendre un temps de repos. Il n'y songeait pas. Certes, il s'était fait remplacer de 1894 à 1896 à la direction de la Société des instruments de physique, car il n'entendait pas conserver des fonctions sans les exercer. Au lendemain de l'Exposition de Genève, il reprit son poste de commandement. Le secteur de ses occupations administratives et privées ne cessait de s'étendre. Pour y faire face, il fit preuve d'une rare maîtrise dans l'emploi de son temps.

Au cours, notamment, de la préparation de l'Exposition, «il se levait tôt, car il se couchait de bonne heure, commençant vers sept heures à inspecter les travaux de la Ville. A neuf heures, il entend le rapport des chefs de services techniques: forces motrices, gaz, éclairage électrique. Une demi-heure après, vous le trouvez au Chemin du Mail, au comité central de l'Exposition, à la conférence quotidienne avec le directeur et le secrétaire général.»

«Il reçoit ensuite les personnes qu'il a fait convoquer ou qui insistent pour l'entretenir. Mais il ne retient pas les visiteurs, son temps est trop précieux. D'un geste rapide, il vous indique une chaise et: «Qu'est-ce qui vous amène?» Telle est sa question invariable. Avec une lucidité d'esprit extraordinaire, il démêle en quelques secondes le véritable but de votre visite et vous répond en conséquence. Pendant que vous parlez, il crayonne quelques mots sur un bloc-notes, et d'un mouvement qui lui est particulier, il se lève. C'est fini, d'autres attendent leur tour. Mais vous pouvez être certain que votre démarche n'aura pas été inutile et qu'elle aura une suite.»

«A onze heures, vous le retrouverez à la Ville de Genève, c'est-à-dire à l'Hôtel municipal, occupé à ouvrir les lettres adressées au premier magistrat de notre cité, sous les titres les plus divers: maire, syndic, bourgmestre, président, échevin, etc. Il liquide les questions souvent très importantes de l'administration intérieure de la Ville ou concernant les relations avec l'Etat de Genève ou les autres communes. Ici encore, il reçoit des visiteurs, mais, heureusement pour lui, le temps est limité; midi est là et cet homme, à la force de travail si grande, pourra enfin jouir d'une heure ou deux de repos.»

«Dès deux heures, vous le retrouverez à une commission ou à la séance du Conseil administratif. A trois heures, il retourne à l'Exposition et, à quatre heures, il remonte à l'Hôtel municipal. De cinq à sept heures, séances

de commission et, enfin il peut faire seller son cheval et se rendre chez lui, dans sa propriété de Chambésy.»

Cet article non signé, paru sous le titre «L'homme de l'Exposition», dans la «Feuille d'avis des Montagnes» du Locle, le 19 août 1896, laisse entrevoir un autre aspect révélateur de la personnalité de Turrettini: le militaire. Parvenu au grade de colonel d'artillerie, commandant des batteries du 1^{er} corps d'armée, il s'est montré, dans ce domaine également, un chef prestigieux, capable, audacieux et bienveillant. Un vrai gentilhomme.

A toutes ces activités civiles et militaires, et nous nous sommes gardés de les énumérer toutes, il devait ajouter, de 1906 à 1912, les fonctions de Conseiller national. S'il prenait rarement la parole au Parlement, sauf dans les commissions, pour les questions de sa compétence, il éprouvait un vif plaisir à y retrouver de nombreux amis, de toutes les régions du pays.

*

Les années qui suivent l'Exposition Nationale de Genève sont marquées par quelques grands voyages pour lui. En 1898, en Suède, où il avait été appelé pour étudier l'utilisation des grandes chutes de Trollhaetan, sans parler d'une croisière en Tunisie l'année précédente, puis en 1901 en Norvège, où il avait été appelé pour des expertises hydrauliques. Mais cette période coïncide avec un redoublement des campagnes de presse dirigées contre lui par Georges Favon, rédacteur de l'organe du parti radical «Le Genevois». Tout en le harcelant sous tous les prétextes, ce Favon ne put s'empêcher de lui déclarer un jour, dans un élan de sincérité, qui sent son politicien à une lieue: «Ah, Monsieur Turrettini, si vous étiez des nôtres, nous vous porterions aux nues!» Mais voilà. Turrettini n'était pas de son bord. Il fallait donc l'écarter à tout prix.

Au mois de mai 1902, lorsque le parti démocratique auquel Turrettini appartenait fut renversé, ce dernier refusa, malgré le succès personnel qu'il avait remporté aux élections, de se laisser reporter au Conseil administratif de la Ville. Les adieux de ses collègues, qui appartenaient tous au camp adverse, furent émouvants et dignes.

A partir de 1906, l'état de santé de Turrettini donne de grandes inquiétudes aux siens. Cédant aux instances de sa famille, il va consulter un médecin, qui lui dit toute la vérité: il est atteint d'une maladie nerveuse incurable. Très calme, maître de lui, il rentre chez lui et rend compte aux

siens du verdict. Le dénouement était fatal. Le coup était dur pour un homme d'action.

Sa foi religieuse, dont il parlait rarement aux siens, sans jamais cacher ses convictions en public, lui fut d'un grand secours. Il accepta et supporta ces années de maladie et de déclin physique avec une sérénité et une paix intérieure étonnante. Pas une fois il ne laissa échapper un mot de plainte ou d'amertume. Il continuait à lire beaucoup; quand il n'en eut plus la force, des membres de sa famille se relayaient pour lui faire la lecture des journaux. Il suivait de près le cours des événements annonciateurs de la première guerre mondiale. Le monde qu'il avait connu, auquel il avait donné le meilleur de ses forces, était entraîné vers la catastrophe.

Théodore Turrettini conservait intacte la lumière intérieure, qui le guidait et l'inspirait au milieu de ses épreuves. «Le 6 octobre 1916, rapporte Edouard Favre, la journée avait été merveilleuse, le coucher de soleil admirable. «Belle fin de journée», disait-il en rentrant dans sa maison à Bellevue. La nuit fut paisible; une fois, il demanda l'heure. Au matin, il s'informa du temps qu'il faisait et comme on lui disait qu'il était beau: «J'en suis content», répondit-il. C'était la fin. Madame Turrettini accourut à son chevet. Il lui sourit; puis après une lutte de quelques minutes, il entra dans son repos. «Belle fin d'une belle vie.»

*

Plusieurs milliers de personnes ont défilé aux obsèques de ce pionnier hardi et de ce grand citoyen. Sur le parcours du cortège, de la rue des Granges au cimetière de Plainpalais, le peuple genevois formait la haie.

Aujourd'hui, comme alors, le nom de Turrettini s'associe à celui de grandes entreprises, comme la Société genevoise d'instruments de physique, ainsi qu'au souvenir de grandes figures: Louis Favre du Gothard, Thomas Edison et Edward-D. Adams du Niagara. Il évoque également la nappe bleue du Léman régularisée par ses soins. Le Rhône impétueux emporte l'image des ponts, des usines et des barrages construits sous l'impulsion de Turrettini. Et quand la nuit descend sur la ville de Genève, le halo de lumière qui l'auréole nous parle encore de lui. Les hommes passent, leurs œuvres les suivent.

Aymon de Mestral